

Dominique Ranaivoson, “Les urgences climatiques et les écrivains africains: changements de paradigmes?”, vol. 24, n. 83, 2015, pp. 43-48

---

DOI: 10.53249/aem.2015.83.08

<http://www.africaemediterraneo.it/en/journal/>



# Africa e Mediterraneo

C U L T U R A E S O C I E T À

## n. 83 | Oltre l'albero di Acacia: natura, paesaggio ed ecologia in Africa

---

### DOSSIER

Reality and Exoticism  
in the African Landscape.  
A Tale of the  
Disappearing Mirage

---

Divinità ambientali e  
creazione perdurante.  
Un caso di sacralizzazione  
della natura nel Ghana  
nordorientale

---

Désertification.  
Ré-interrogation du  
concept à la lumière  
d'exemples africains



Pubbli. Bemesse, e. 27/15. 889. dic. 2015 - Edizioni Laj-momo. Bologna - Poste It. Spa, sped. in abb. post. D.L. 353/2003 (conv. in L. 27/02/2004 n. 46) art. 1, c. 1, DCE-BO

**Direttrice responsabile**  
Sandra Federici

**Segreteria di redazione**  
Claudia Marà

**Comitato di redazione**  
G. Marco Cavallarini, Fabrizio Corsi, Simona Cella, Elisabetta Degli Esposti Merli, Silvia Festi, Andrea Marchesini Reggiani, Iolanda Pensa, Pietro Pinto, Massimo Repetti, Mary Angela Schroth

**Comitato scientifico**  
Stefano Allievi, Mohammed Arkoun †, Ivan Bargna, Giovanni Bersani †, Jean-Godefroy Bidima, Salvatore Bono, Carlo Carbone, Giuseppe Castorina †, Giancarla Codrignani, Vincenzo Fano, Khaled Fouad Allam †, Marie-José Hoyet, Justo Lacunza, Lorenzo Luatti, Dismas A. Masolo, Pierluigi Musarò, Francesca Romana Paci, Giovanna Parodi da Passano, Irma Taddia, Jean-Léonard Touadi, Alessandro Triulzi, Itala Vivan, Franco Volpi

**Collaboratori**  
Luciano Ardesi, Joseph Ballong, Aldo Cera, Antonio Dalla Libera, Tatiana Di Federico, Fabio Federici, Mario Giro, Rossana Mamberto, Umberto Marin, Marta Meloni, Gianluigi Negroni, Beatrice Orlandini, Giulia Paoletti, Blaise Patrice, Sara Saleri, Edgar Serrano, Daniel Sotiaux, Flore Thoreau La Salle, Elena Zaccherini, George A. Zogo

**Africa e Mediterraneo**  
Semestrale di Lai-momo società cooperativa  
Registrazione al Tribunale di Bologna n. 6448 del 6/6/1995.

**Direzione e redazione**  
Via Gamberi 4 - 40037 Sasso Marconi - Bologna  
tel. +39 051 840166 fax +39 051 6790117  
redazione@africaemediterraneo.it  
www.africaemediterraneo.it

**Progetto grafico e impaginazione**  
Giovanni Zati

**Editore**  
Edizioni Lai-momo  
Via Gamberi 4, 40037 Sasso Marconi - Bologna  
www.laimomo.it

**Finito di stampare**  
il 31 gennaio 2016 presso  
LITOSEI srl  
Rastignano - Bologna

La direzione non si assume alcuna responsabilità per quanto espresso dagli autori nei loro interventi

Africa e Mediterraneo è una pubblicazione che fa uso di *peer review*

**In copertina**  
Rive del lago Ciad a nord di N'Djamena.  
Fotografia di Marzio Marzot

# Indice

# n.83

## Editoriale

- 1 **Una questione di sguardi**  
di Sandra Federici

## Dossier

- 7 **Reality and Exoticism in the African Landscape. A Tale of the Disappearing Mirage**  
di Dismas A. Masolo

- 15 **Il rapporto tra uomo e natura attraverso lo specchio del lessico in Kiswahili**  
di Marina Castagneto

- 19 **Divinità ambientali e creazione perdurante. Un caso di sacralizzazione della natura nel Ghana nordorientale**  
di Gaetano Mangiameli

- 25 **Obiettivi del Millennio e strategie di resilienza climatica in Mozambico**  
di Elisa Magnani

- 31 **Désertification. Ré-interrogation du concept à la lumière d'exemples africains**  
par Aude Nuscia Taïbi



© IFAD/Alex Webb



© François-Xavier Gbré



© Monsengo Shula Photo © Florian Kleinefen

- 37 **Il sogno agricolo possibile di Bessie Head**  
di Francesca Romana Paci

- 43 **Les urgences climatiques et les écrivains africains : changements de paradigmes ?**  
par Dominique Ranaivoson

- 49 **FOCUS: The Mirage of Composting in Maghreb Becomes Reality in the Oasis of Dgache, Tunisia**  
di Francesca Davoli



© FAO/Ivo Balderi

**52 FOCUS:**

**L'albero indipendente del Niger**  
di Mauro Armanino

**53 FOCUS:**

**Tchikandji: da patrimonio naturale locale a bene economico internazionale.**  
**Il passaggio simbolico dell'uso delle risorse minerarie nella Repubblica del Congo**  
di Lorenzo Orioli

**58 FOCUS:**

**Il Progetto Russade: Relazioni sud-nord per l'inclusione sociale e ambientale di giovani saheliani**  
di Carlo Semita, Angela Calvo, Paolo Barge, Yacoub Idriss Halawlaw

## Letteratura

---

**63 1950-1985: Letteratura in Guinea Equatoriale tra *consentimento* e consapevolezza identitaria**  
di Valeria Magnani

## Fumetto

---

**69 Un festival de la bande dessinée entre Afrique et Europe**  
Sandra Federici

## Immigrazione

---

**75 Bitter oranges: Underpaid labour, Unfair trade**  
di Sara Esposito

**81 L'immigrazione in Italia: il rapporto IDOS / Confronti 2015**  
di Pietro Pinto

## Eventi

---

**83 La comunicazione interculturale nella cooperazione allo sviluppo**  
di Carla Pusceddu

**84 Bellezza dal Congo alla fondazione Cartier**  
di Andrea Marchesini Reggiani

**87 In and Out of the Studio: Photographic Portraits from West Africa. Cent ans d'Afrique de l'Ouest à travers l'objectif**  
par Flore Thoreau La Salle

**90 The Lay of the Land: New Photography from Africa – Une Afrique de paysages urbains réels et imaginaires**  
par la rédaction

## Libri

---

**92 Produzioni mediatiche contemporanee in Tanzania**

**93 Storia, identità, narrazioni nella regione dei Grandi Laghi**

**94 Mia Couto e il mondo oltre il mondo**

**96 In breve**

**Inserto: Asylum Corner**

# Les urgences climatiques et les écrivains africains : changements de paradigmes ?

Presque tous les textes occidentaux insistent sur les paysages africains pour en faire l'inventaire, en admirer la grandeur et l'étrangeté et, récemment, en dénoncer la fragilité. Les écrivains africains contemporains rendent compte de leur perception de cet espace d'une autre manière, mettant l'accent plutôt sur l'urgence de mettre en scène les dysfonctionnements et la complexité des sociétés.

par Dominique Ranaivoson

Foresta congolese. © Paul Godard



**L**es littératures africaines postcoloniales sont issues à la fois des traditions orales locales, des codes esthétiques occidentaux et des littératures de voyages. Elles en reprennent, pour les infléchir et souvent les contredire, les motifs et les postures sur l'Afrique. Depuis les premiers aventuriers jusqu'aux actuels récits de voyages, presque tous les textes occidentaux insistent sur les paysages pour en faire l'inventaire, en admirer la grandeur et l'étrangeté et, récemment, en dénoncer la fragilité. Les écrivains africains contemporains rendent compte de leur perception de cet espace qui est le leur d'une autre manière puisque l'altérité ne se situe pas pour eux au niveau des paysages mais que l'urgence est de mettre en scène les dysfonctionnements et la complexité des sociétés et du cœur humain. Nous nous proposons d'observer et d'analyser, à partir de l'image de l'arbre dans des productions romanesques et poétiques africaines et indianocéaniques, ces deux positions apparemment antagonistes. Nous tenterons de comprendre comment l'émergence d'une sensibilité écologique en Occident est à la fois en harmonie avec les postures traditionnelles et en contradiction avec la vision anthropocentrique des écrivains africains. Nous nous demanderons comment le motif du salut de la planète, introduit par les mobilisations sur le climat, peut être appréhendé comme une nouvelle pression occidentale exercée sur le champ littéraire africain.

#### La vision héritée : le lieu des origines

Les aventuriers européens de toutes les époques ont rendu compte, avant tout, de ce qu'ils voyaient de différent en Afrique, dans une perspective différentielle. Les paysages, dont les arbres, sont naturellement au cœur de leurs descriptions, émerveillés qu'ils sont face à des mondes inconnus considérés comme vierges parce que, eux, y arrivent pour la première fois. Naît ainsi un immense corpus qui continue de nourrir l'imaginaire occidental. Nous ne citerons que quelques écrivains de référence pour rappeler leur manière de considérer les arbres. La danoise Karen Blixen commence *La ferme africaine* par un « paysage sans pareil » de ce Kenya où elle vécut. Les références au monde occidental comme l'esthétisation témoignent de sa distance par rapport à ce qui est devant elle mais dont elle ne fait pas partie :

Le feuillage léger des arbres, au lieu de former un dôme comme en Europe, s'étagait en couches horizontales et paraboliques. Cette structure particulière donnait aux arbres isolés tantôt la silhouette de grands phénix aux palmes mouvantes, tantôt l'attitude fière et héroïque d'un trois-mâts les voiles carguées, à la lisière du bois, un frémissement étrange semblait courir et gagner toute la forêt.<sup>1</sup>

Les voyageurs européens qui traversent l'Afrique et donc ne vivent pas de ses ressources, notent soigneusement les caractéristiques d'une nature qui est étrange pour eux et le sera donc pour leurs lecteurs. Le souci de vérité leur fait mentionner les formes et les couleurs mais aussi le nom des essences quand ils les identifient. Joseph Conrad traverse le Congo en 1890 et note sur ses carnets : « Remarqué des *Palmas Christi* - huile de palme. Par endroits, arbres élancés et touffus (noms inconnus) (...) sentier à travers une forêt d'arbres peu feuillus, mais

végétation dense au sol ».<sup>2</sup> Il a suffisamment de recul sur sa pratique pour expliquer son rapport à l'espace traversé : « La géographie est la seule de toutes les sciences à trouver son origine dans l'action et dans l'aventure (...) elle charme donc ces sédentaires »<sup>3</sup>. Mais quand il rédige son roman *Au cœur des ténèbres*, la vision des arbres renvoie alternativement à l'origine du monde et à sa fin, autant de concepts qu'il a construits dans sa culture d'origine :

Remonter le fleuve, c'était revenir aux premiers jours de la création, quand la végétation s'épanouissait sur la terre et quand les grands arbres étaient des rois. Une rivière déserte, un profond silence, une forêt impénétrable.<sup>4</sup>

Les arbres sont les rois d'un monde où l'homme n'a pas encore de place mais qui est déjà "ténèbres". C'est en Afrique qu'il subsiste, attestant de l'intrusion du dernier être créé :

Des arbres, des arbres, des millions d'arbres, massifs, énormes, géants ; et, à leurs pieds (...) on se sentait très petit, très perdu (...) Nous étions coupés de toute compréhension de notre environnement (...) nous ne pouvions pas comprendre, parce que nous étions d'un autre âge et nous n'avions pas de mémoire, parce que nous voyagions dans la nuit des premiers temps.<sup>5</sup>

Conrad utilise le mot « tohu-bohu »<sup>6</sup> pour désigner la forêt, le terme qui désigne la « masse informe » du premier verset de la Bible, quand terre et eau étaient mêlés. Cependant, le récit biblique aboutit à un ensemble d'arbres appelés « jardin » disposé pour l'homme, qui en est à la fois le destinataire et le gestionnaire. L'association ici d'un monde chaotique et vide, qualifié aussi de « tumulte diabolique »<sup>7</sup> aux origines rappelle à la fois la genèse biblique (inachevée) et un primitivisme qui, à l'inverse, fait des hommes de dangereux intrus.

Winston Churchill, qui traverse l'Afrique de l'Est en 1907, représente un autre type de voyageur. Imprégné des valeurs progressistes européennes, il ne voit dans la nature, même fugitivement admirée, qu'une source de développement à venir. Il faut donc exploiter la terre et ce qu'elle contient pour faire advenir partout la "civilisation", occidentale bien sûr. Il visite ainsi un chantier de bois qui fournit le combustible des locomotives :

Nous avons par conséquent plongé dans ce tunnel feuillu de deux kilomètres de long environ. Il n'y avait rien de sinistre dans l'aspect de cette forêt, en dépit de sa densité et de son enchevêtrement. Ces géants verts magnifiques culminaient à cinquante mètres. Puis venaient les arbres ordinaires de la forêt, plus densément groupés. Plus bas encore, se trouvait une couche de sous-bois et de buissons (...) A travers ce quadruple voile, le soleil luttait pour faire passer un peu de lumière, qui perçait à peu près tous les vingt mètres comme un damier de vert et d'or. (...) la forêt se rit de la faiblesse de l'homme.<sup>8</sup>

---

\*

**La théorie post-coloniale nous permet d'assimiler le point de vue écologique à la position coloniale dans la mesure où celui-ci est imposé de l'extérieur comme une vérité, un salut, un développement qu'il faut faire admettre coûte que coûte aux dominés et "pour leur bien".**

---

\*

Le point de vue reste superficiel, la forêt est un objet que l'on contemple en passant, un outil, au même titre que la terre, le gibier et les populations locales. Son étrangeté participe de sa réflexion qui porte sur le meilleur moyen de développer par la colonisation européenne. Nées dans la mouvance des indépendances, les littératures africaines se démarquent de ces points de vue en premier lieu parce que les écrivains sont imprégnés de ces milieux, comme leur lectorat. Il devient donc superflu de rester dans ces postures contemplatives, d'autant que le souci est de traiter des sociétés et des hommes. L'arbre n'est qu'un élément connu, avant qu'il ne soit réinterprété par le texte.

#### **L'arbre simple fond d'écran ou symbole**

L'arbre est étroitement associé au conte et à la palabre dans les sociétés traditionnelles ; il est l'élément du décor et le symbole de la stabilité. Salim Hatubou emploie l'expression « l'arbre à palabres »<sup>9</sup> quand il décrit la société villageoise comorienne et Leonora Miano évoque le jujubier au centre de la veillée dans un village camerounais, mais ces arbres ne sont plus les symboles rassurants d'une société stable et admirée.<sup>10</sup> Au contraire, ces textes vont s'attacher aux dysfonctionnements des sociétés contemporaines en montrant, de diverses manières, les effets désastreux de pouvoirs abusifs sur des populations elles-mêmes violentes. La nature, dont les arbres, et d'une manière générale les paysages disparaissent alors au profit des personnages qui, vivant dans ce milieu, n'y sont plus sensibles. Reste un décor en arrière-plan, flou, comme si la beauté n'avait plus d'utilité romanesque. Quand Théo Ananissoh analyse les dysfonctionnements de la politique togolaise, il utilise tous les éléments disponibles, y compris les arbres, pour évoquer la peur des personnages pris dans les rêts d'affaires douteuses. Dans cette atmosphère menaçante, la description du palais des rois traditionnels commence par « un grand arbre très feuillu se dresse devant l'entrée. »<sup>11</sup> Deux textes d'auteurs congolais se prêteront, du fait de leur construction, à des descriptions de forêts. Le court roman de Lye M. Yoka *La guerre et la paix de Moni-Mambu* raconte la traversée du Congo d'un enfant-soldat qui rentre chez lui après la guerre et les nouvelles de Maliza évoquent des épisodes de la vie quotidienne. Le premier récit est construit à partir du point de vue de l'enfant en danger qui, dans sa fuite, ne se soucie pas d'esthétique. Des forêts, il ne retient que la couleur dominante : « Monotonie des paysages, invariablement verts (...) encore les mêmes savanes parsemées de palmiers et de manguiers géants (...) il fuyait comme un possédé à travers les futaies drues (...) d'épais buissons inextricables. »<sup>12</sup> Le second évoque en quelques mots les arbres témoins de la sécheresse au village : « au centre du village, la chevelure blanche du grand kapokier n'était plus qu'un souvenir. Quelques pas à l'écart, sous

les manguiers, la palabre continuait. »<sup>13</sup> La tension romanesque est organisée nettement autour de la situation dramatique des personnes qui, souvent, sont les narrateurs. Les romanciers veulent ainsi renoncer aux positions de surplomb des littératures de voyage pour privilégier un point de vue de proximité, voire d'immersion, dit d'"en-bas". La disparition des éléments naturels manifeste alors le caractère éminemment secondaire du devenir des arbres. Pourtant, bien des textes utilisent la figure de l'arbre mais avec un usage largement métaphorique.

Dans *Le jujubier du patriarche* de la sénégalaise Aminata Sow Fall, le jujubier qui pousse miraculeusement sur la tombe du patriarche est un « arbre extraordinaire », un « arbre-miracle » dont on se dispute les fruits puis les feuilles censés apporter la guérison et dont on casse les « branches dénudées » en « provoquant l'écoulement d'une abondante sève blanchâtre ». Ainsi meurtri pour rien, il représente la crédulité de populations engluées dans des systèmes corrompus comme en témoigne le paragraphe précédant sa description qui se termine par « la cupidité gangrène notre société. »<sup>14</sup>

La mauricienne Nathacha Appanah développe dans *Le dernier frère* le thème de la mémoire traumatique. Deux cyclones sont associés à la mort de deux enfants. Les arbres sont mentionnés de manière fugace, comme des éléments participant des signes du danger. Juste avant la catastrophe, ils paraissent enlaidis : « les arbres parmi lesquels on venait de passer m'ont paru maigres et ils dansaient au gré du vent ». Après, ils représentent la faiblesse devant la violence : « Les arbres les plus exposés, en lisière, gisaient à terre, arrachés ou cassés en deux, misérables. »<sup>15</sup> Nommés par les essences tropicales qui représentaient la beauté et la candeur édenique à Maurice dans *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, « les manguiers, les banyans, les eucalyptus », sont cette fois « terrassés », leurs fruits tombés : « mangues, litchis, papayes, longanes, tous ces fruits d'été avaient été fauchés en pleine maturation et ils n'étaient que peaux pourrissantes, boules gluantes, dégoulinantes et puantes ». Les arbres forment ce « paysage dévasté » à l'image du paysage affectif du narrateur.<sup>16</sup> Enfin, la forêt va être le lieu de perte pour les enfants fugitifs qui comptaient sur « sa protection épaisse et verte » puis « un monde parallèle » où l'enfant malade meurt. Les arbres « grands et lourds », qui ont désormais perdu le nom de leurs essences, semblent le symbole de la vie que va quitter le mourant : « David s'approcha d'un arbre (...) pour finalement appuyer tout son corps contre l'arbre, comme s'il le serrait dans ses bras. »<sup>17</sup> Dans chacun de ces textes, les arbres sont en quelque sorte les représentations de la situation affective ou sociale des personnages. Loin d'avoir une autonomie ou encore des droits, ils sont, mutilés, au service d'une vision des malheurs vécus par les hommes. Pourtant, les agressions à l'encontre des arbres apparaissent dans quelques textes, de manière plus ou moins explicite.

#### **Nouveaux dangers nouvelles images**

Deux poètes malgaches traitent d'un des sujets récurrents dans le registre de la défense des arbres, la déforestation et une de ses conséquences, l'érosion des sols qui laissent apparaître des failles, les *lavaka*. Vololona Picard renverse la thématique du palabre rassurant sous les arbres avec « Palarbres » :

Les ravinales / déploient / la drège de leurs palmes

/ dans la courbe invisible / du soleil journalier / Des chignons de bambous / se crèpent / en turbulences de tresses

Tout en haut / du fanjan / au stipe rectiligne / le scalp / d'une fougère / Déchirant la colline / Au défaut des broussailles / Comme un grand sexe / obcène / Le creux / des lavaka / aux lèvres de la-térite.<sup>18</sup>

\*  
**Dans chacun de ces textes, les arbres sont en quelque sorte les représentations de la situation affective ou sociale des personnages.**  
 \*

nos champs de patates douces, d'ignames et de taros ne cessaient de repousser la forêt. (...) Nous étions heureux.<sup>22</sup>

F-X Mahah dénonce de manière plus traditionnelle les feux de forêt tout en les justifiant par la condition des bûcherons :

Le rêve tombe sous la hache / De la faim et de la misère / Brûle au feu / Sournois  
 Du désenchantement / Et disparaît à jamais / Sans descendance / Les touffes des sous-bois / Bruissent de mille / Murmures, / Des contes immémoriaux / Dansent les flammes / Avec la grâce mortelle / Des algues / Ondulent et / Tarissent les sources.<sup>19</sup>

Johary Ravaloson procède davantage par des allusions dispersées dans un texte romanesque. Un personnage explique les changements de sa situation : « Dans les forêts de l'Est, on est tous sculpteurs (...) il faut aller loin maintenant pour trouver du bon bois à sculpter ». Le narrateur décrit ensuite la « vaste plaine où ne surgissaient de temps en temps que des lataniers esseulés. Ces hauts palmiers qui poussent de part en part (...) représentent en effet les derniers vestiges de la forêt qui s'étendait ici. »<sup>20</sup>

Ces perspectives allant dans le sens de l'état d'esprit partagé en Occident, ces textes sont inclus dans le vaste corpus au service de la cause des arbres et des milieux menacés par un homme prédateur et donc implacablement et justement condamné. Mais, au-delà de ces constats, certes dramatiques, plusieurs auteurs tentent, tout en continuant à dénoncer les incontestables agressions contre la nature, de présenter un autre point de vue. Il s'agit de se démarquer d'une idéologie écologique de l'« ère anthropocène » que le chercheur Guillaume Blanc nomme « éco-racisme hérité de la colonisation »<sup>21</sup> et qui condamne l'homme, considéré comme nuisible à un environnement dont la survie serait désormais prioritaire sur la sienne. Cette analyse, qui se veut globale, économise les analyses - et donc les responsabilités - politiques et les interrogations sur la nature humaine, tous sujets qui sont au cœur de ces littératures. On assiste alors à un véritable renversement.

### Le renversement de point de vue

Déjà en 1985, le centre-africain Etienne Goyémidé, pour évoquer le malheur représenté par les razzias arabes sur les populations de « la grande forêt », faisait de celle-ci le lieu idéal selon les critères du narrateur villageois :

On entama la forêt à coups de hache et de machette. On brûla, on laboura tant et si bien qu'on finit par l'ouvrir toute grande sur la savane. (...)

En créant des personnages issus des milieux directement concernés par les politiques de parcs et de réserves jusque là unanimement considérées comme bienfaisantes, ces écrivains tentent de rendre visible une autre logique. Ils se trouvent ainsi dans cette perspective énoncée par la littérature postcoloniale et condensée dans la formule *writing back* telle que la définissait Bill Ashcroft :

Literature offers one of the most important ways in which these new perceptions are expressed and it is in their writing (...) that the day-to-day realities experienced by colonized peoples have been powerfully encoded and so profoundly influential.<sup>23</sup>

Ces « nouvelles perceptions » correspondent exactement à celles des paysans directement concernés par la disparition des forêts mais appauvris par des politiques locales désastreuses et laissés à l'écart des stratégies de conservation élaborées par d'autres. La théorie post-coloniale nous permet d'assimiler le point de vue écologique à la position coloniale dans la mesure où celui-ci est imposé de l'extérieur comme une vérité, un salut, un développement qu'il faut faire admettre coûte que coûte aux dominés et « pour leur bien ». Deux auteurs tentent ainsi de faire entendre la voix de ceux qui pratiquent la culture sur brûlis (*tavy* en malgache), condamnée par tous. Le poète Mahavanona fait parler les paysans pauvres et reprend, pour les mettre à distance, les arguments des écologistes représentés caricaturalement comme des experts de passage qui produisent des « discours fumeux sur notre condition, les vérités doctement assénées sur le pays réel au cours de séminaires et colloques dans des hôtels cossus »<sup>24</sup> :

les *tavy* n'ont jamais autant fleuri en cette année de disette (...) nous nous contentons de prélever sur les excroissances du relief, dans ce monde accidenté où il y a si peu de plaines à cultiver, les plaines escarpées hérissées de ravenales, pour planter un riz de montagne au destin si fugace (...) et, pour cela, pratiquer un brûlis contrôlé pour dégager la terre comme on nettoie par le feu le duvet d'un gibier, oui, nous décapons par le feu ces lambeaux de verdure, pour prévenir les faims prochaines et les soudures assassines, les enfants qui réclament à manger, au risque de passer pour des brûleurs de forêts, des inconscients faisant fi de la faune et de la flore, héritage séculaire à préserver par tous les moyens pour les générations futures, même s'il fallait sacrifier la populace qu'on y tolère, après tout, elle n'a qu'à chercher ailleurs d'autres moyens de subsistance, et laisser cette splendide futaie pour les Lémuriens, l'Écologiste et l'Humanité de demain.<sup>25</sup>

La suite du texte répond aux accusations des experts en écologie en mettant en évidence le discernement des autochtones :

Objection votre honneur, nous reconnaissons avoir mis le feu sur ces arpents de versant, brûlé des forêts, oui, mais des forêts de ravinala, de bambous ou de longoza (...) mais nous n'avons pas brûlé un seul arbre de cette sylvie primaire qui fait notre fierté, où croyez-vous que nous irons chercher le miel sauvage, le gibier pour améliorer notre ordinaire, si ce n'est au cœur de la forêt.<sup>26</sup>

Johary Ravaloson fait de même dans le texte qu'il consacre au peuple des « dernières forêts des Hauts-Plateaux de Madagascar », les Zafimaniry. Il décrit leur mode de vie, sans dénoncer ni justifier ce qui semble bien être la cause première du recul de la « forêt-providence » :

Fruits, miel, et surtout les produits du *tavy*, la culture sur brûlis, extrême faveur de la forêt généreuse (...) un principe dirige toujours l'action : la forêt doit toujours dominer le *tavy*. (...) On peut exploiter un *tavy* jusqu'à cinq années de suite. Après il faut s'en aller brûler ailleurs et laisser la forêt reconquérir son terrain. Le recouvrement se fait en vingt-cinq ans tant que la forêt domine le *tavy*.<sup>27</sup>

Il évoque par le biais d'un personnage qui a grandi dans la forêt d'épineux réputée être un sanctuaire de la nature le recul de celle-ci, là encore sans condamner les acteurs qui ne cherchent que leur survie :

Quand j'étais enfant, quelques Miké vivaient près des plantations de coton où travaillait ma mère.<sup>28</sup>  
- Ils ne vivaient pas dans la forêt ?  
- Elle a été brûlée. Certains n'arrivaient pas à quitter l'endroit où elle s'était étendue auparavant. Ils ne s'adaptaient pas non plus à la vie sédentaire. L'Ysal leur était fermé. La plupart des Miké ont migré plus à l'ouest dans les forêts où la sécheresse dissuade encore les concessionnaires agricoles.<sup>29</sup>

La logique de conservation des parcs naturels est dénoncée par le biais de la description de touristes qui,<sup>30</sup> au milieu des drames et des combats menés par les éleveurs de bœufs, n'ont d'autre souci que de faire des photos. Les premiers sont poursuivis, ont une connaissance intime du milieu, y connaissent les grottes, les cours d'eau, les ressources cynégétiques. Les seconds se promènent avec un guide, « scrutent des arbres » car « ils visitent la Terre »<sup>31</sup> avec une naïveté qui est soulignée par le fait qu'ils sont soigneusement laissés dans l'ignorance de tout ce qui se vit autour d'eux. Ce bonheur candide face à une beauté considérée comme à conserver prioritairement est opposé à l'analyse de la vie du milieu, où hommes, végétaux et animaux sont intimement liés et se battent dans un contexte compliqué et mouvant. Dans cette perspective, les destructeurs de la forêt ne sont que des hommes qui cherchent à survivre, dans une méfiance permanente vis-à-vis d'un Etat

## Le urgenze climatiche e gli scrittori africani: cambiamenti di paradigmi?

L'articolo mette in prospettiva il tema dell'ecologia in Africa nelle letterature africane post-coloniali, in particolare attraverso il motivo dell'albero e della foresta, e delle loro strette relazioni con le società e le persone. Dominique Ranaivoson parte dalle rappresentazioni ereditate dalle descrizioni degli avventurieri Occidentali – Karen Blixen, Joseph Conrad, Winston Churchill –, che percepiscono solitamente la natura in Africa come vergine, strana, impressionante, talvolta come una risorsa grezza da organizzare e sfruttare. Così come le popolazioni e gli animali, la natura è collegata a una mitologia puramente occidentale legata all'inizio dei tempi, alla genesi biblica, prima di diventare oggetto da analizzare, classificare e domare nel processo di colonizzazione e "civiltà". Nelle società tradizionali africane, il motivo dell'albero è fortemente associato alla parola e alle storie poiché si usava raccontare i racconti sotto l'albero del villaggio, come viene esplicitato da Salim Hatubou e Leonora Miano. Nelle letterature africane post-coloniali, invece, l'albero e la foresta diventano più spesso un riflesso delle emozioni e dello stato d'animo dei personaggi e dei problemi che affrontano: paura, senso del pericolo, corruzione, siccità, debolezza di fronte alla violenza. Nei poemi dei malgasci Volona Picard e F-X Mahah, e in alcuni testi di Johary Ravaloson, emerge il tema della protezione degli alberi. Tuttavia, l'articolo pone l'accento sull'attenzione al punto di vista degli autoctoni che si ritrova nei romanzi di vari autori africani, come il centrafricano Etienne Goyémidé, o Johary Ravaloson. Questi, in un testo dedicato al popolo delle "ultime foreste degli altipiani del Madagascar", gli Zafimaniry, racconta che, più che la natura, è l'uomo a essere al centro delle preoccupazioni. È messa in luce in particolare la pratica del *tavy*, ovvero il disboscamento con l'incendio per poter coltivare, come modo di sopravvivenza per i contadini poveri. Gli ecologisti occidentali sono rappresentati dal poeta malgascio Mahavanona come esperti molto lontani dalla realtà della vita quotidiana, che soggiornano in alberghi di lusso e parlano ai seminari senza capire in profondità il contesto di riferimento. Mentre la rappresentazione di un'Africa selvaggia, tenebrosa, collegata agli inizi dell'umanità dagli esploratori occidentali è diventata una specie di testimone della natura primitiva per i movimenti ecologisti occidentali, la letteratura africana rivela una visione non necessariamente opposta, ma che si ricollega a una prospettiva più ampia che parte dall'uomo e dei suoi bisogni primari, prima di osservare le sue relazioni alla natura.

qui ne leur a jamais rien apporté de constructif. Un chasseur apprend que son domaine est désormais une “réserve” où des gardes interdisent de collecter quoi que ce soit :

Tibaar, abasourdi par la nouvelle, s'en arrêta de manger. Il avait entendu parler de l'Etat. C'était déjà l'ennemi un peu mythique - on ne le voyait jamais - des Miké. Il imposait le paiement d'une carte d'identité et d'autres taxes. Lorsqu'ils sortaient de la forêt pour leur marché annuel, Bélef le mettait en garde contre ceux qui portaient des uniformes, les représentants de l'Etat. - Interdire une forêt ! Quelle prétention ! - C'est vrai mais c'est la loi !<sup>32</sup>

Ces textes manifestent donc le souci de rendre compte d'une vision opposée à celle des institutions dont le seul souci est la sauvegarde de la nature. Ils mettent en évidence le souci premier des hommes qui ont du mal à y vivre, en premier lieu pour des raisons de faillites politiques locales. Ils ne défendent en rien la destruction des forêts mais la replacent dans leur contexte et dans leur complexité, c'est-à-dire dans une perspective environnementale au sens large. Les arbres étaient un des éléments majeurs de la représentation d'une Afrique sauvage, ténébreuse et admirable considérée comme “zone-témoin” des commencements de l'humanité. Les littératures africaines se sont détournées de ces paysages au bénéfice de l'analyse des situations humaines, parfois en utilisant les arbres comme symboles. Aujourd'hui, alors que la vision écologique élaborée en Occident concentre les drames sur la nature et non sur les hommes, elle revient à la vision primitiviste. Elle cherche à mobiliser tous les outils de persuasion, dont la littérature ; face à cela, des écrivains du Sud tentent de répondre. Sans contredire la thèse fondamentale, ils inscrivent dans la poésie et le roman un contre-discours en faveur d'une analyse globale des liens entre homme et nature aboutissant à des solutions locales politiques.

## NOTES

- 1 - K. Blixen, *La ferme africaine*, Gallimard, folio, 1937, 1986, pp. 11-12.
- 2 - J. Conrad, *Carnets du Congo*, Equateurs parallèles, 2007, pp. 84 et 97.
- 3 - J. Conrad, *Du goût des voyages suivi de Carnets du Congo*, Equateurs parallèles, 2007, p. 38.
- 4 - J. Conrad, *Au cœur des ténèbres*, Mille et une nuits, Paris 1902, 1999, p. 70.
- 5 - J. Conrad, *Au cœur des ténèbres*, op. cit., pp. 73 et 75.
- 6 - *Ibidem*, p. 76.
- 7 - *Ibidem*.
- 8 - W. Churchill, *Mon voyage en Afrique*, Taillandier, Paris 1908, 2010, p. 83.
- 9 - S. Hatubou, *Hamouro*, L'Harmattan, Paris 2005, p. 23.
- 10 - L. Miano, *L'intérieur de la nuit*, Plon, Paris 2005, p. 175.
- 11 - T. Ananissoh, *Les ténèbres à midi*, Gallimard, Paris 2012, p. 112.
- 12 - L. M. Yoka, *La guerre et la paix de Moni-Mambu*, Mediapaul, Kinshasa 2006, pp. 27, 35 et 66.
- 13 - M. Mwina-Kintende, *Un homme sur la route*, Editions presses universitaires, Lubumbashi 2004, p. 65.
- 14 - A. Sow Fall, *Le jujubier du patriarche*, Le Serpent à plumes, Paris 1999, p. 110.
- 15 - N. Appanah, *Le dernier frère*, L'Olivier, Paris 2007, pp. 32 et 105.
- 16 - N. Appanah, *Le dernier frère*, op. cit., pp. 107, 164 et 108.

- 17 - N. Appanah, *Le dernier frère*, op. cit., pp. 149 et 186.
- 18 - V. Picard, *De jaspe et de sang*, Grand Océan, Saint-Denis (Réunion) 1998, pp. 37-42.
- 19 - F-X Mahah, *Feu-Forêt*, Compte d'auteur, 2014, p. 13.
- 20 - J. Ravaloson, *Vol à vif*, Editions Dodo vole, Le Tampon (La Réunion) 2016, pp. 33 et 49.
- 21 - G. Blanc, *Une histoire environnementale de la nation. Regards croisés sur les parcs nationaux du Canada, de l'Ethiopie et de France*, Publications de la Sorbonne, Paris 2015.
- 22 - E. Goyémidé, *Le destin survivant de la caravane*, Hatier, Le Serpent à plume, Paris 2002.
- 23 - Ashcroft et Tiffin, *The Empire writes back. Theory and practice in post-colonial literatures*, Introduction, Routledge, London 1989.
- 24 - *Cauchemar de chlorophylle*, Tsipika, Antananarivo 2009, p. 108.
- 25 - *Ibidem*, p. 111.
- 26 - *Ibidem*.
- 27 - S. Bazin et J. Ravaloson, *Zafimaniry intime*, Editions Dodo vole, Le Tampon (La Réunion) 2008, pp. 22 et 24.
- 28 - Transcription de « Mikea », le nom des populations de ces forêts sèches de l'Ouest de Madagascar.
- 29 - J. Ravaloson, *Vol à vif*, Editions Dodo vole, Le Tampon (La Réunion) 2016, p. 125.
- 30 - L'« Ysal » dans le texte fait référence au parc naturel de l'Isalo.
- 31 - P. 30.
- 32 - J. Ravaloson, *Vol à vif*, op.cit., p. 129.

## Dominique Ranaivoson

est maître de conférences habilitée à l'Université de Lorraine (Metz, France). Elle est spécialiste des littératures francophones du Sud, Océan Indien, Afrique sub-saharienne et Maghreb. Elle a dirigé l'ouvrage *Héros culturels* (2014) et vient de publier une biographie *Jacques Rabemananjara, poésie et politique à Madagascar* (2015) et l'article *Pourquoi si peu de paysages dans les littératures africaines ? Quelques propositions pour une approche comparatiste*, in « Études littéraires africaines », Littératures africaines et paysage, Textes réunis par Xavier Garnier et Pierre Halen, 2015, pp. 105-118.

## ABSTRACT EN

The article focuses attention on the topic of African ecology in post-colonial literature, with the purpose of asserting Africans' point of view on the concepts of nature and landscape. While the West represents Africa as a place of uncontaminated beauty and holds this representation of primitive nature, as it was for the first explorers in the past and is today for Western ecologists as a good to preserve, African literature reveals a broader perspective which starts from the human being and its primary needs before focusing on its relation to nature.